

apprennent à se respecter, à s'estimer ; mais nous avons, nous, appris à nous aimer. Nos goûts, nos sentiments, nos pensées n'ont pas même pris deux mois à se mettre à l'unisson. Je me rappelle que le premier jour de notre rencontre nous a liés l'un à l'autre par un lien puissant qui, je l'espère, résistera au temps et à l'absence, comme dit Musset.

Tous les instants que nous avons passés ensemble me reviennent à la mémoire, quels bons moments ! comme ils ont passé vite !”

En effet, je m'attachai sincèrement à ce gros et jovial Alsacien blond, au cœur généreux, à l'âme un peu assombrie par cette pensée désolante qu'on retrouve un peu partout chez ceux que l'exil empoigna jeunes encore ; être incompris, se savoir persécuté et sentir en soi une mer de poésie et d'idéal heurtant ses vagues sans cesse agitées aux récifs multiples des exigences de la vie de chaque jour.

Le soir venu, nous allions par les rues de ce vieux Québec, si cher à tous les cœurs canadiens, nous allions au hasard, un peu bohémiens, cherchant l'imprévu, le nouveau ; admirant au passage un coin du ciel bleu à l'horizon ; Lévis et ses falaises ; Beauport et ses côteaux ; la rade et son agitation aux allures gênées.

Et il parlait toujours, il parlait sans cesse ; ayant un sourire à tous et une bonne parole au besoin. Parfois, sous l'influence de ce je ne sais quel vent sombre montant du fossé, il s'attristait et devenait rêveur. En bon ami, je respectais son silence et sa douleur et jamais je ne songeais aux confidences, aux aveux qui font du bien à l'âme. Tout poète a ses secrets et je savais qu'il avait les siens.

N'a-t-il pas dit un jour dans “Le village natal” :

J'ai voulu te quitter, ô modeste village !
Ruisseau clair et discret, j'ai fui tes bords charmants
Où je pris mes ébats, à l'ombre du feuillage,
Avec mes gais amis, quand nous étions enfants.

Fidèles compagnons, j'ai quitté vos chaumières,
Séduit par les splendeurs de l'altière cité.
Mais elles n'ont laissé, ces splendeurs mensongères,
Que la déception dans mon cœur attristé.

Ce fonds de tristesse devait lui être fatal et l'avenir l'a trop vite, hélas ! prouvé à ses amis. Toutefois, à lire ses poésies, à parcourir “Les fleurs poétiques,” éditées avec tant de luxe, en 1890, par la maison C. O. Beauchemin & Fils, Montréal, on ne se douterait pas un instant que l'auteur ne soit enclin au spleen ; au contraire il monte de ces pages comme un souffle de quiétude et d'apaisement qui dit plutôt